No. 50 LES PEINTRES ILLUSTRES 1f.95

F. ZIEM

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & Cie ÉDITEURS

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/fziem00ziem

LES PEINTRES
ILLUSTRES

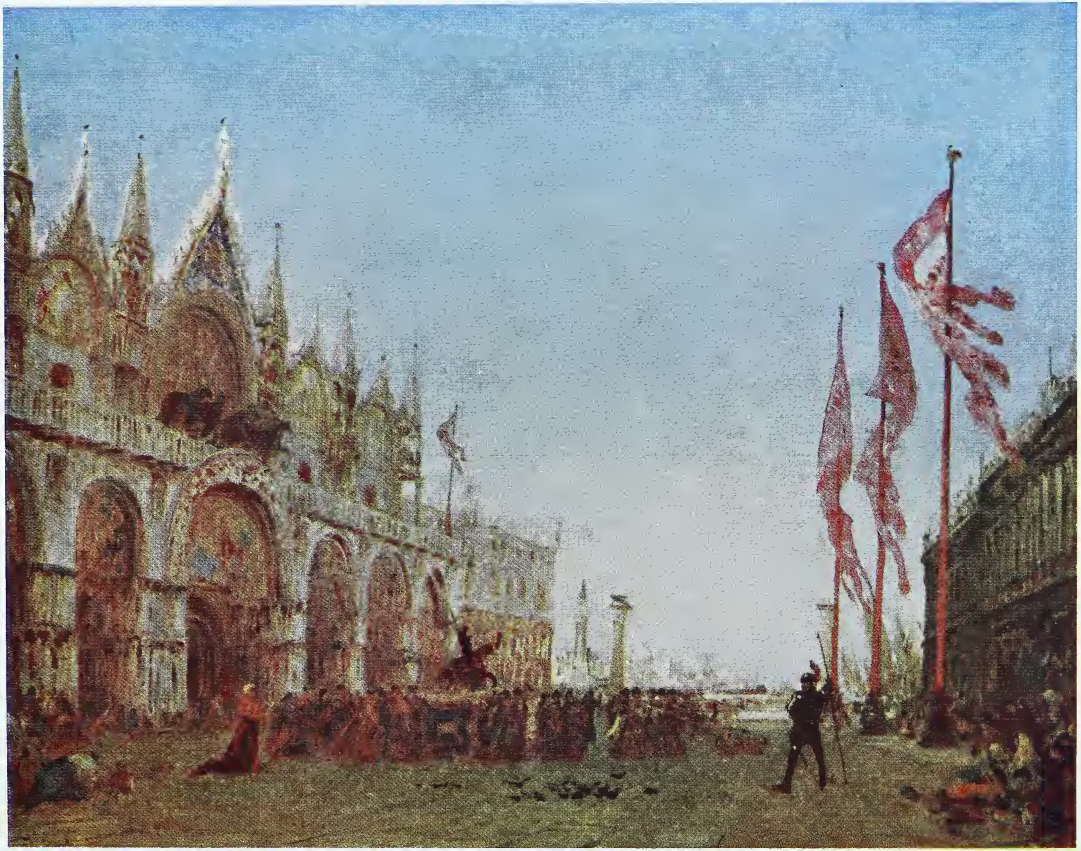
FÉLIX ZIEM

(1821-1911)

PLANCHE I. — LA PROCESSION DE SAINT GEORGES

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Sortant de la basilique insigne de Saint-Marc, la procession se déroule sur la Piazzetta où picorent les pigeons. C'est une admirable déploiement de couleurs : les banderoles flamboient dans le ciel bleu et Saint-Marc rutile sous le soleil. Jamais Ziem ne s'est montré plus violemment coloriste.



LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRY ROUJON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

F. ZIEM

HUIT REPRODUCTIONS FAC-SIMILE EN COULEURS

PIERRE LAFITTE ET Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

DÉJA PARUS :

VIGÉE-LEBRUN.
REMBRANDT.
REYNOLDS.
CHARDIN.
VELASQUEZ.
FRAGONARD.
RAPHAEL.
GREUZE.
FRANZ HALS.
GAINSBOROUGH.
L. DE VINCI.
BOTTICELLI.
VAN DYCK.
RUBENS.
HOLBEIN.
LE TINTORET.
FRA ANGELIC.
WATTEAU.
MILLET.
MURILLO.
INGRES.
DELACROIX.
LE TITIEN.
COROT.
MEISSONIER.
VÉRONÈSE.
PUVIS DE CHAVANNES.
QUENTIN DE LA TOUR.
H. ET J. VAN EYCK.
NICOLAS POUSSIN.
GÉROME.
FROMENTIN.
BREUGHEL LE VIEUX.
GUSTAVE COURBET.
LE CORRÈGE.
H. VAN DER GOES.
HÉBERT.
PAUL BAUDRY.
ALBERT DURER.
HENNER.
LOUIS DAVID.
PHILIPPE DE CHAMPAIGNE.
GOYA.
ROSA BONHEUR.
FANTIN LATOUR.
LE BRUN.
BASTIEN-LEPAGE.
DECAMPS.

Ouvrages de la 3e Série

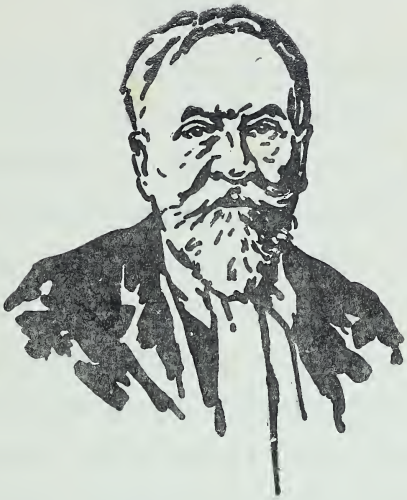
49 — BOUCHER
50 — ZIEM
51 — HYACINTHE RIGAUD
52 — TÉNIERS
53 — PRUD'HON
54 — LAWRENCE
55 — GUSTAVE MOREAU
56 — RIBERA
57 — HENRI REGNAULT
58 — LE GRECO
59 — CLAUDE LORRAIN
60 — ALFRED STEVENS
61 — MEMLING
62 — HORACE VERNET
63 — NATTIER
64 — BENJAMIN CONSTANT
65 — MANTEGNA
66 — DIAZ
67 — JORDAENS
68 — GÉRICAULT
69 — WHISTLER
70 — LARGILLIÈRE
71 — BURNE JONES
72 — LE SUEUR

TABLE DES MATIÈRES

I. Les débuts de Ziem 18
II. Le peintre de Venise 41
III. Les dernières années 61

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. La procession de Saint-Georges . . Frontispice.
(Petit-Palais, Paris)
II. Le Harem. 15
(Petit-Palais, Paris)
III. Le repos de la Sultane. 23
(Petit-Palais, Paris)
IV. Caravane en route pour la Mecque . 31
(Petit-Palais, Paris)
V. Le caïque de la Sultane 47
(Petit-Palais, Paris)
VI. Venise 55
(Musée du Luxembourg, Paris)
VII. Venise-Trabacco 63
(Petit-Palais, Paris)
VIII. Pivoines 71
(Petit-Palais, Paris)



ZIEM

ZIEM ! Ce nom "qui sonne comme une fanfare" évoque une œuvre éblouissante de lumière, de couleurs vibrantes, de flamboiements radieux de soleil sur des paysages de rêve, dans lesquels apparaissent, poudroyants et fastueux, les campaniles de Venise et les minarets de Constantinople. Venise, surtout, qui

plonge dans les eaux dormantes de la lagune ses palais de marbre festonné, qui se survit dans sa gloire abolie par des vestiges magnifiques et d'éloquents témoins, Venise accapara totalement cette nature éprise de poésie. Aucune ville ne pouvait plaire à Ziem autant que celle-là : dans son ardente imagination, toute la somptuosité de la Sérénissime se reconstituait avec la précision d'une réalité. Sur les rives du Grand-Canal, aujourd'hui profané par les modernes " vaporetti ", ses yeux d'artiste évoquaient la glorieuse voie triomphale de jadis, avec ses cortèges de gondoles dorées laissant traîner dans l'eau de larges draperies de pourpre ; et sur l'appontement des Esclavons, il revoyait tout ce fourmillement de foule, tout ce chaos de navires et de felouques, venus de tous les points du globe pour apporter à la reine de l'Adriatique leurs marchandises et leurs richesses. Les costumes orientaux, les

vases précieux, les étoffes brillantes, les fêtes nocturnes, l'embrasement de la lagune au soleil levant, l'incendie des palais sous les derniers feux du crépuscule, tout cela se bousculait, chantait dans son esprit, obsédait son âme, sollicitait son pinceau.

Et quand il se fut entièrement assimilé cette vie fastueuse et miroitante, il posa sur sa palette les couleurs qu'il fallait, il les pétrit de lumière et les jeta d'une main savante et inspirée sur ces toiles à jamais célèbres qui sont le plus bel hymne qui ait jamais été chanté à la gloire de Venise.

Ziem a peint des paysages de tous les pays; il a évoqué la brumeuse Hollande et l'Orient splendide : aux yeux de la postérité, il restera surtout le " peintre de Venise ", parce qu'il aima cette ville d'un amour passionné et qu'il l'anima de cette féerique parure dont nous n'avions plus que le souvenir.

" Venise! c'est au Petit-Palais, dans cette salle qui porte le nom de Ziem, qu'on peut juger de l'enchantement que subit l'artiste presque au début de sa carrière par celui que l'on subit soi-même. Les flamboiements de la Giudecca sous un ciel ardent ou son sommeil sous la belle clarté lunaire, la chanson d'un gondolier sur la lagune, le Grand-Canal alignant les façades somptueuses de ses palais, l'embarquement d'un doge sous le Pont des Soupirs; la cité-reine en fête, les drapeaux claquant au vent, des milliers de nefs légères parmi les canaux, à travers le dédale des rios, voilà ce que Ziem sut évoquer merveilleusement, saisissant à miracle la lumière magicienne qui fait de Venise comme une ville à part. Il est impossible d'imaginer Venise autrement que Ziem, lorsqu'on a fréquenté l'œuvre du vieux maître et éprouvé l'éblouissement de sa couleur. Ceux qui ont nié la puissance observatrice de Ziem

PLANCHE II. — LE HAREM

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Ziem, grand voyageur, aimait Constantinople presque autant que Venise. Du séjour qu'il y fit, il rapporta d'admirables toiles, éclatantes de couleur et des intérieurs orientaux, comme ce *Harem*, qui est une merveille de coloris et de pittoresque.

à Venise, qui ont déclaré que c'était une Venise de fantaisie qu'on voyait surgir de ses toiles, ceux-là ignorent ce qu'il y a de conscience dans l'art de Ziem. " (*Figaro.*)

Pour refuser à Ziem la sincérité, il faut n'avoir jamais vu Venise ou ne l'avoir aperçue qu'à travers la fenêtre d'un hôtel, à la manière de ces touristes ignorants qui traversent les villes sans rien voir, lamentables parvenus du commerce, bonnetiers enrichis que le snobisme attire dans la péninsule et qui jugent d'une cité par le nombre de ses tramways et de ses maisons neuves. A ceux-là, Venise ne parle pas ; sa beauté souveraine leur est interdite. Mais quelles impressions merveilleuses y éprouve l'artiste, le lettré, celui qui pense et qui sent, celui qu'émeut toujours un beau soleil couchant, surtout quand il fait rutiler les marbres et flamboyer l'or de Saint-Marc ! Ceux-là comprennent Ziem, parce qu'ils compren-

nent Venise; ceux-là aussi sont les seuls dont l'opinion importe. Ils ont pleinement justifié le grand artiste des critiques suscitées par la sottise; et Ziem, mort à peine depuis un an, est aujourd'hui définitivement entré dans la gloire et classé parmi les plus belles et les plus originales figures de l'art français.

SES DÉBUTS.

Félix Ziem naquit à Beaune le 25 février 1821. Son père était un simple hussard hongrois qui avait été fait prisonnier pendant les guerres du premier empire et interné dans cette ville. La tourmente passée, le hussard, qui se plaisait en France, résolut de se fixer à Beaune; il s'y maria et obtint ses titres de naturalisation. Pour vivre, il cumula les deux professions de tailleur de pierres et de tailleur d'habits. Mais ni l'un ni l'autre de ces métiers ne le conduisit à la fortune.

C'est donc dans un milieu modeste, presque pauvre, que Félix Ziem vint au monde. Néanmoins ses parents s'efforcèrent de lui donner toute l'instruction que leur permettaient leurs médiocres moyens. Sérieux et appliqué, l'enfant profita de ces années d'école pour acquérir un savoir solide sinon très étendu. Sur cette période de la vie de Ziem nous n'avons que peu de renseignements; l'artiste, sur ses vieux jours, trouvait des accents attendris quand il parlait de son enfance et de ses parents, mais le détail de cette vie intime, nous ne le connaissons pas encore. Peut-être le saurons-nous un jour si Mme Ziem, la dévouée compagne du grand artiste, livre plus tard à la publicité les innombrables cahiers où le peintre inscrivait ses souvenirs. Que de récits charmants, que d'anecdotes aimables et piquantes on y pourra glaner ! Car Ziem possédait un tour d'esprit original, primesautier, mais toujours

tempéré par un sens observateur très profond et par une exquise bonté. Il est deux choses qu'on cherchera vainement dans ces mémoires : l'appréciation maligne des hommes et des œuvres et le récit de ses bonnes actions. Aussi modeste qu'il était bon, Ziem faisait le bien sans bruit, on dirait presque clandestinement, et souvent il s'armait d'un air bourru pour se soustraire à la reconnaissance de ses obligés. Mais ceux-là sont nombreux qui savent aujourd'hui les trésors de charité de cette âme d'élite et nous aurons l'occasion de citer quelques traits qui nous la montreront dans toute sa beauté.

Dès son jeune âge, Félix Ziem montra de réelles aptitudes pour le dessin. Il éprouvait déjà, devant les grandioses spectacles de la nature, des émotions et des enthousiasmes qui faisaient déjà pressentir l'artiste futur. Il avait à peine huit ans lorsque, un jour, son père le

surprit les larmes aux yeux, figé dans une sorte d'extase, contemplant les jeux de la lumière aux environs de Beaune.

— Que fais-tu là, Félix, lui demanda le père Ziem.

— Je regarde.

— Quoi ?

— Le soleil qui se couche.

Toute sa vie, il regarda se coucher le soleil avec l'émerveillement de sa huitième année. Des centaines de carnets, où il inscrivait les actes essentiels de sa vie quotidienne, portent des notes comme celles-ci : " Ciel bleu — soleil doré. " Et encore : " Ciel nuageux — le soleil perce à peine ". Et encore : " Magnifique soleil — splendide lumière — coucher de soleil éblouissant ".

Ces dispositions lui valurent l'accès de l'Ecole des beaux-arts de Dijon, dont il suivit les cours dans la section d'architecture. Il y eut

comme condisciple le statuaire Guillaume, bourguignon lui aussi et qui devait devenir célèbre, et diriger l'Ecole française de Rome En 1839, Ziem concourt pour le prix d'architecture, mais c'est son camarade Guillaume qui l'emporte. Cet échec l'empêche de venir à Paris aux frais de la ville de Dijon et d'y compléter ses études. Les amis de sa famille sollicitent pour lui une bourse qu'on lui refuse.

Voilà donc notre jeune architecte condamné à prolonger son séjour en province jusqu'au concours suivant. Mais il n'a pas la patience nécessaire. Il rêve de Paris où se façonnent les talents, et aussi de l'Italie, de Rome, cette patrie de l'art où se puisent les fortes et profitables leçons. Sans plus attendre, il veut partir. Loin de le retenir, son père l'encourage : il n'est pas riche, il ne peut donner à son garçon le moindre viatique, mais il a foi dans le talent et le courage

PLANCHE III. — LE REPOS DE LA SULTANE

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Sous les platanes de la côte d'Asie, la Sultane nue, étendue sur un lit de pourpre, contemple le féerique panorama de Constantinople dans la gloire du soleil couchant. Cette toile est un chef-d'œuvre de lumière qui rappelle les plus belles œuvres de Claude-Lorrain.

de son fils. Il lui met quarante sous dans la main et lui dit :

— Voilà ton passeport. En route!

Le jeune homme n'a pas besoin d'être poussé. Il embrasse les siens et part, disant adieu à Dijon et à l'architecture. Il est jeune, bien portant, vigoureux, plein d'entrain et de belle humeur. En faut-il davantage pour aller à Rome et même plus loin? Il prend à pied la route de Lyon; tout son bagage tient sur son dos et le poids des écus n'est pas pour ralentir sa marche.

M. Jules Claretie, qui fut un ami de Ziem, a recueilli de sa bouche les épisodes de ce voyage :

" En chemin, raconte-t-il, Félix Ziem vivait comme il pouvait, couchant dans le foin des fermes, faisant en route des croquis, des portraits, pour quelques sous, pour un repas, pour une nuitée dans une auberge.

"Une fois, il rencontra une noce de gais Bourguignons en belle humeur. Elle voulait danser, la noce, au son de quelque vieil air du temps de La Monnoye. Mais le ménétrier cuvait son vin dans le fossé et, vainement, le marié, désolé, le secouait pour le remettre sur pieds.

— Bah ! dit Ziem, laissez-le dormir tout son saoûl. C'est le mot. Et donnez-moi son crin-crin.

"Et voilà le futur peintre de Venise, le poète de la couleur, raclant du violon sur la grand'-route et faisant sauter sous les arbres, devant le cabaret de la Pomme-de-Pin, les mariés et la noce du petit village bourguignon. Tableau de genre. Ziem le ménétrier en rêvait d'autres, et de plus beaux."

Un voyage entrepris dans de telles conditions ne pouvait être bien rapide. Il fut marqué de nombreuses étapes. La première fut Lyon. Ziem y séjourna peu et s'achemina par petites

journées vers Marseille. La Provence, avec ses horizons nets et sa chaude couleur, le ravit au passage : le jeune artiste prit là son premier contact avec cette lumière dont il devait devenir bientôt le fervent adorateur. Chemin faisant, il dessine, prend des croquis, note des effets de couleurs ; il s'instruit en marchant à la manière de ces ouvriers d'antan qui se perfectionnaient dans leur métier en allant à pied de ville en ville et en travaillant dans chacune d'elles. Ziem, lui aussi, fait son "tour de France"; il fera bientôt son tour d'Italie, tant convoité. En attendant, le voici à Marseille, dans la riante et bourdonnante cité phocéenne. Comme il faut vivre, il cherche de l'ouvrage et trouve une place de surveillant des travaux que l'on exécutait alors à Roquefavour. Il accomplit ponctuellement sa tâche, passant la journée sur les chantiers ; mais toutes les heures de liberté que lui laisse sa fonction, il les occupe à étudier,

à dessiner, à peindre, fixant le souvenir des vieilles rues de Marseille, des demeures anciennes, du vieux port, des types représentatifs de la race, léguant ainsi à l'avenir un formidable ensemble de documents où s'alimenteront un jour les historiens de la ville grecque.

Quelques aquarelles le font remarquer ; le succès lui vient immédiat, et il jouissait d'une réputation très enviable à Marseille lorsqu'il la quitta pour réaliser enfin son rêve : voir l'Italie.

Le musée de Marseille possède un certain nombre de ces œuvres de jeunesse. La main s'y révèle déjà habile et jeune, le dessin est solide et le paysage, les vieilles maisons trahissent chez le jeune peintre ce sens particulier du pittoresque et du détail qui donne à un pays sa physionomie propre, aux gens leur caractère. Et surtout apparaît, en ces toiles précoces, l'amour du jeune artiste pour la lumière ; il ensoleille ses paysages, et la mer, sous sa palette, a

déjà des scintillements que nous retrouverons, multipliés et variés à l'infini, sur les ondes magiques de la lagune vénitienne.

Tout chemin mène à Rome. Félix Ziem y mit le temps, mais il finit par arriver dans la ville Eternelle. Ce fut pour le jeune peintre un enchantement sans égal que d'admirer les chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens. Il passait ses journées à parcourir les musées, les églises, et il s'abîmait pendant des heures dans de religieuses contemplations. Puis, il prenait ses crayons et dessinait le morceau qui lui plaisait le mieux, essayant de pénétrer la technique du maître, de surprendre sa manière.

Phénomène curieux, ce peintre, qui fut avant tout un paysagiste, possédait des cartons volumineux emplis d'études faites d'après nature ou d'après les tableaux des grands artistes de la Renaissance. Et ainsi tombe l'accusation plusieurs fois lancée contre lui — et combien légè-

rement ! — d'avoir improvisé la plupart de ses tableaux, d'avoir peint " de chic " une Venise conventionnelle et inexistante. Jamais Ziem, dans sa méticuleuse probité d'artiste, ne peignit une toile de chic ou de mémoire. S'il exécuta plus tard, dans son atelier de la rue Lepic, des vues de Venise assez nombreuses, c'est qu'il avait amassé, pendant ses vingt voyages à la cité des lagunes, un véritable trésor de notations, de croquis, d'esquisses très poussées indiquant le jeu de lumière du moment, notes qu'il lui suffisait de transposer sur la toile, en exécution définitive.

Lors de son séjour à Rome, Félix Ziem avait vingt-et-un ans. Robuste et ignorant la lassitude; il poussa, toujours à pied, jusqu'à Venise qu'il ne connaissait pas encore et pour laquelle il ressentit, dès le premier contact, un amour qui dura autant que sa vie. Ce fut le coup de foudre. Tout l'enchanta dans cette ville fastueuse et

PLANCHE IV. — CARAVANE EN ROUTE POUR LA MECQUE

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Ziem, qui a visité tous les pays d'Orient, a retracé une scène éminemment colorée et vivante de ces longs cortèges musulmans, bariolés, pittoresques qui vont, à dos de chameau, en pèlerinage vers la Mecque, la ville sainte.

mélancolique : la splendeur des palais de marbre corrodés par la lagune, la majesté du Palais Ducal et de Saint-Marc avec son campanile fuselé; le mystère de ses canaux silencieux et surtout l'éblouissante féerie de la lumière sur les flots, sur les marbres, sur les ors. San Giorgio, la Salute, la Madonna dell' Orto, le Canale Grande tout bordé de maisons en dentelles le saisirent et marquèrent son esprit d'une empreinte indélébile. Il affirmera lui-même plus tard cette emprise avec un accent d'émotion profonde, et il montrera à M. Jules Claretie, non sans orgueil, comme une relique sacro-sainte, deux feuillets où Théophile Gautier, de son écriture menue et serrée, a exprimé toute son admiration pour son ami :

"Chaque artiste, disait-il, a une patrie idéale souvent éloignée de son vrai pays. Son talent s'y plaît comme dans une atmosphère propice et y revient à tire d'ailes dès qu'il est libre. C'est

là qu'il s'épanouit et porte ses plus belles fleurs. La patrie de Ziem est Venise. Il peut bien la quitter, voyager, passer une saison à Constantinople ou ailleurs, mais c'est là que sa peinture a son domicile légal. Elle habite sur la *Riva dei Schiavoni,* le palais de Canaletto et de Guardi dont plus tard Bonington et Joyant furent les locataires."

Et, plus loin, ces lignes admirables :

"Avec une goutte d'eau où se dissout une parcelle de couleur, il bâtit en quelques coups de pinceau une maison au crépi vermeil, au balcon bufflé, aux poteaux d'amarre bariolés, aux cheminées évasées en turban, un palais d'architecture lombarde, une façade où s'évanouissent les anciennes fresques de Giorgione. Mais ce qu'il exprime mieux encore, c'est l'eau verte de la lagune, brisée en mille écailles de lumière et reflétant le caprice du ciel à travers le sillage et les remous des gondoles qui

dérangent les silhouettes repercutées des palais. ”

Ce premier séjour de Ziem à Venise dura environ six mois. Il y peignit, certes, mais il y étudia surtout. Il avait là, à portée de ses yeux, les maîtres qu'il devait affectionner le plus : le Titien, le Tintoret, Véronèse, ces prodigieux virtuoses de la couleur. A peine arrivé, il prend contact avec eux. Il installe son chevalet et il fait une copie du *Miracle de Saint-Marc* que n'eût pas reniée Tintoret. Véronèse l'enchante également, avec ses déploiements d'architectures somptueuses et d'étoffes brillantes ; il admire la transparence de sa couleur, la limpidité de ses ciels, le rayonnement de joie et de richesse dont il emplit ses toiles.

Il est conquis définitivement ; il a trouvé sa voie, son rêve a pris corps ; il se donne tout entier à Venise. Il la quitte cependant, mais avec le ferme dessein d'y revenir et de s'y fixer.

Il a fait la connaissance d'un grand seigneur russe, le prince Gagarine, grand voyageur, qui l'a pris en amitié et qui l'entraîne avec lui dans ses plus lointains déplacements. C'est alors que commence pour Ziem cette course à travers le monde d'où il a rapporté de si magnifiques tableaux. Il accompagne le prince à Saint-Pétersbourg en passant par Constantinople, Odessa, Toula, Kiew, Moscou.

Constantinople fait sur l'esprit de Ziem une impression analogue à celle de Venise, moins profonde cependant, parce que la chère image de la " Cybèle des Mers " emplit encore son âme. Peut-être, s'il avait vu le Bosphore avant Venise, l'artiste aurait-il reporté sur Constantinople son juvénile enthousiasme. Néanmoins il est trop profondément artiste pour ne pas sentir la beauté de la vieille Byzance et de ses remparts ruinés; il a trop le sentiment de la couleur pour ne pas s'émerveiller devant ces

couchers de soleil dans les eaux de la Corne d'Or, où glissent les caïques à la proue relevée. Cet esprit naturellement évocateur fait revivre, dans ce cadre de minarets, de mosquées, de maisons aux grillages mystérieux, tout un passé qui n'est pas très lointain et qu'animent des visions de sultanes couvertes de pierreries. Il a trop le sens du pittoresque et de la poésie pour n'être pas ému

Devant Stamboul qui, sur ce bord
Dressant mille flèches ensemble,
Se berce dans la mer et semble
Une flotte à l'ancre qui dort.

Sollicité par cette profusion de feux, de palais, de rutilances orientales, Ziem prend ses pinceaux, installe son chevalet sur la côte d'Asie et là, sous l'ombre calme des palmiers et des platanes, il compose cette magnifique série de tableaux orientaux où il nous révèle une Constantinople de féerie, tout enveloppée de vapeurs

roses à travers lesquelles pointent les aigrettes légères des minarets ou l'imposante masse de Sainte-Sophie. Les caïques promènent sur les flots bleus les sultanes au teint cuivré, couchées à demi-nues sur les pourpres tapis de Perse. Évocation splendide d'un monde chanté par les poètes, mais que nul peintre, avant Ziem, n'avait aussi brillamment traduit.

Pendant trois ans, de 1841 à 1844, Ziem poursuit cette longue carrière d'artiste voyageur à laquelle il ne put jamais renoncer complètement. Aucun homme, sauf peut-être Loti, n'a plus que Ziem battu l'univers, parcouru le monde.

Au cours de sa longue existence, il a visité la Turquie, l'Italie, l'Egypte, l'Arabie, l'Asie-Mineure, la Syrie, les Indes, l'Espagne et ce Midi provençal qui est la porte de l'Orient et d'où il a rapporté ces toiles bien connues : *Quais du vieux port de Marseille, Solitude à Tamaris,*

le Mas Vincent dans la Camargue, Une battue de macreuses sur l'étang de Marignane.

Mais il n'a point visité que les terres ensoleillées. *Le Soir au bord de l'Amstel, à Amsterdam, Une chaumière aux environs de La Haye, Vue d'Anvers*, etc., etc., nous ont conservé le souvenir de ses voyages dans des pays où le soleil ne se dépense pas en orgies de couleurs et en feux d'artifice. Chose étrange, ce passionné de lumière aimait la mélancolique poésie des ciels gris de Hollande, ouatés de vapeurs même dans les plus beaux jours. Cette lumière, il la traduisait avec sa coutumière supériorité et nul n'a su, comme lui, mirer dans les eaux pâles des canaux les façades à pignons des vieilles maisons néerlandaises. Mais ce qui l'attirait surtout en Hollande, c'était l'œuvre de Rembrandt, ce génial artificier de la lumière, pour lequel il professait une sorte d'idolâtrie. Sans oser se l'avouer à lui-même, il l'avait placé dans son

cœur sur un trône plus haut que ses modèles préférés, ceux de Venise : Titien et Véronèse cédaient le pas au maître d'Amsterdam. Il l'étudiait avec amour ; il suivait avec anxiété sur la toile la main du maître et essayait de surprendre son secret d'illuminer les ombres les plus denses. Afin de s'assimiler mieux cette technique, il ne recula pas devant la redoutable expérience de copier *la Ronde de nuit*. Il surmonta victorieusement l'épreuve. Tous ceux qui ont pu contempler cette copie s'accordent à la trouver, je ne dis pas égale à l'original, mais digne de lui.

Puis nous le trouvons aux Indes chassant le tigre ; nous le voyons en Egypte remontant le Nil jusqu'à Kartoum. A Constantinople il assiste au retour des troupes françaises rentrant victorieuses de Crimée. En un mot il a visité toutes les capitales de la lumière pour y chercher et y noter des impressions nouvelles.

Ce grand voyageur n'ignore même pas Paris où il devait occuper plus tard, rue Lepic, à Montmartre, un hôtel tout plein des souvenirs de ses voyages et que connaissent bien les habitants de la Butte. Déjà, en 1851, il exposait une vue prise du Bas-Meudon.

Nous ne suivrons pas plus longuement Ziem dans ses randonnées à travers le monde et nous nous fixerons plutôt avec lui dans cette Venise à laquelle il revenait toujours plus épris d'elle après chacune de ses absences. C'est dans ce cadre qu'il faut le voir pour bien comprendre la poésie et la richesse de son œuvre.

LE PEINTRE DE VENISE

A peine revenu d'Orient et de Russie, en 1845, Ziem se hâte de regagner Venise qu'il n'a vue que pendant six mois et qu'il ne connaît pas assez à son gré. Il est jeune — vingt-cinq ans à peine — son enthousiasme pour Venise ne se

complique pas de mélancolie. Ses yeux s'emplissent de lumière et de rêve, mais de rêves joyeux et de lumières éclatantes. Sa Venise n'est pas une cité morose, mais la reine de l'Adriatique promenant sa traîne diamantée dans une apothéose de pourpre et d'or.

"A l'heure où Ziem arrivait à Venise, il n'y pouvait plus trouver cette Zulietta qu'y avait rencontré Rousseau, ou cette Margarita dont Byron conte les aventures. Il n'y pouvait encore trouver Richard Wagner, qui y est mort, ni la Duse, qui s'y repose. Mais le peintre y rencontrait cette duchesse de Lucchesi-Palli (qui n'était autre chose que la duchesse de Berry) et Mme Taglioni, duchesse d'Opéra, qui y avait des palais. Il pouvait y causer encore avec un gardien des Plombs qui se vantait d'avoir porté le manteau de Silvio Pellico allant au tribunal. C'était alors une Venise familière et délicieuse, comme le Barbizon où Ziem allait se reposer

au retour; c'était un coin sans façon; sain comme une cour de ferme. Des omnibus à vapeur en chasseront les barques quelque jour, et l'ombre de Gautier regrettera l'ombre des gondoles. " (J. Claretie.)

La transformation est aujourd'hui presque complètement réalisée, au détriment du pittoresque et de la beauté de Venise. Les gondoles romantiques deviennent de plus en plus rares dans le Canal-Grande; chassées par les bruyants et modernes " vaporetti " dans les étroits canaux des faubourgs. La lagune leur est encore ouverte, mais le touriste pratique d'à présent leur préfère les rapides hirondelles à vapeur. La physionomie de la cité s'est elle-même modifiée : les types légendaires n'y subsistent qu'à de rares exemplaires; le costume, même parmi les gens du peuple, tend à perdre son caractère si particulier; les châles aux couleurs éclatantes disparaissent et le triste et laid vêtement

moderne est adopté de plus en plus. On regarde aujourd'hui comme des phénomènes certaines patriciennes attardées qui se rendent encore aux offices de Saint-Marc, le dimanche; portant de lourds et somptueux costumes de velours frappé, tirés avec respect des vieux coffres armoriés. De tous les points du globe arrivent chaque année, à la saison d'automne, tous les snobs et tous les riches désœuvrés qui envahissent les caravansérails et les palaces nouveau modèle du quai des Esclavons et qui achèvent de moderniser Venise.

Ziem n'a pas connu cette profanation. A l'époque où il arriva dans la cité lagunaire, elle possédait toujours ce charme profond et exquis qui se dégage des vieilles choses. Elle n'avait encore rien perdu de sa couleur locale à laquelle contribuaient également, par leurs costumes et leurs mœurs; les familles patriciennes et les habitants des faubourgs.

Ziem s'était arrangé à Venise une existence originale qui satisfaisait également son goût du pittoresque et le besoin de ménager sa bourse, assez légère, de jeune artiste. " Il y vivait sur l'eau, nous raconte M. Jules Claretie. Il avait loué, avec son ami Favart, un de ces larges bateaux qu'on appelle la-bas un *topo*. Il y avait installé un atelier formé de stores en sparterie; sur le pont, vers le milieu. A l'avant se tenait Chérubini, le batelier, chargé de faire la cuisine. " Ah! quelle cuisine! " répétait Ziem qui traduisait son impression par une mimique expressive. Il avait, à ce souvenir, un haut-le-cœur très comique. Les deux amis ont passé sur le *topo* des moments charmants. Une gondole attachée aux flancs du bateau leur servait de baleinière ; mais ils descendaient peu à terre. Quand cela leur arrivait, ils couchaient dans les premiers hôtels venus, au petit bonheur. Leur point d'attache était

près de l'arsenal, à deux pas du Jardin Public.

" Un soir, avec quelques convives — Arsène Houssaye et Paul de Saint Victor qui venaient souvent les voir étaient peut-être du nombre — après un repas pour lequel Chérubini avait déployé tout son talent, ils allumèrent des feux de bengale. Ces vives clartés attirèrent l'attention des gardes; un policier vint à bord. A cette époque, Ziem peignait le portrait d'un original vénitien, qui lui avait apporté des vêtements splendides et des insignes de doge. Ces accessoires, étalés sur des chaises, resplendissaient à la lumière. Lorsque le policier vit ces merveilles, il fut ébloui; il recula épouvanté; il crut sans doute que, sur un vaissau fantôme, les ombres des doges étaient revenues célébrer une nuit de printemps. Il salua et se retira."

Mais si la plus franche gaîté régnait à bord de l'atelier flottant, on y travaillait aussi beaucoup. Dans le recul que lui permettait le

PLANCHE V. — LE CAÏQUE DE LA SULTANE

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Sur l'eau bleue du Bosphore, le caïque de la Sultane glisse légèrement sous l'effort combiné des rameurs, et les couleurs vibrantes des costumes jettent dans les ondes un scintillement de rubis. Au loin Sainte-Sophie dresse ses minarets dans l'or du crépuscule.

le bateau et grâce à la solitude qu'il lui ménageait, Ziem pouvait embrasser, de son regard énerveillé, le splendide panorama de Venise dressant ses dômes et ses tours dans la poudroyante lumière de l'aube ou s'effondrant parmi l'or et la pourpre du soleil couchant. Devant lui, très loin, la mince bande de Malamocco striait l'azur comme un cordon d'argent, et sur les côtés apparaissaient les îles blanches, Murano, Burano, Torcello, posées sur la lagune comme des goëlands au repos.

Enivré de joie dans cette féerie sans cesse renouvelée, Ziem travaillait avec une ardeur enfiévrée, cherchant à fixer les mille aspects de cette nature prodigieuse, presque irréelle. Et les couleurs vibrantes, le rose vif des aurores, le rouge sanglant des crépuscules, l'or éclatant des midis crépitaient sur ses toiles, aujourd'hui immortelles. Cette lumière, il sut la capter dès

le début, il la ravit au ciel, nouveau Prométhée plus heureux que l'autre, et il la répandit à profusion sur la croupe luisante des dômes, sur les fines aigrettes des campaniles, sur les vitres des palais, sur les voiles latines des barques chioggiotes ou sur les rouges gonfalons des felouques musulmanes. Sous sa palette, la nature entière s'illuminait et la lagune traînait dans les eaux indolentes une poussière d'or et de pierreries. Ah ! la belle Venise que Ziem nous a donnée ! Et comme ils sont à plaindre ceux qui se refusent à la reconnaître sous ce manteau royal ! Oui, c'est bien elle, telle que nos yeux l'ont vue cent fois, jetant ses feux par l'éclat de ses marbres et de ses flots. Paul de Saint-Victor, qui cependant avait vécu à Venise et avait vu travailler Ziem, est le seul qui se soit montré sévère et injuste pour son ami :

" Imaginez, écrit-il, un salmigondis de tons verts, jaunes, rouges, posés et raccordés au

hasard, une mascarade d'édifices; un carnaval d'architecture; la basilique est tatouée de la base jusqu'au faîte ; le campanile, peint en bavochures, papillotte et gambade comme un Arlequin gigantesque. C'est Venise, je le veux bien, mais Venise vue à travers une bouchon de carafe. "

La postérité n'a pas ratifié cette opinion, inspirée sans doute par son humeur chagrine à l'hypocondriaque critique. Aujourd'hui nous voyons, dans les toiles de Ziem, Venise telle qu'il l'a vue, non pas à travers un bouchon de carafe, mais à travers les milles facettes d'un diamant. Et nous nous rangeons plus volontiers au jugement de Théophile Gautier, dont nous avons dit l'admiration pour Ziem, et à celui d'Edmond About qui écrivait ces lignes enthousiastes :

" Entre un tableau d'Isabey et un tableau de M. Ziem, la différence est à peu près la même qu'entre un beau damas de soie et une belle

étoffe de gaze. Chez M. Ziem, la mer est une gaze verte, aussi fine et aussi transparente que le voile d'une touriste anglaise ; les navires sont de gaze, sans excepter le mât et le gouvernail ; les constructions sont une gaze imperceptiblement amidonnée et soutenue par quelques fils de fer ; les hommes et les femmes sont de délicieux chiffons qu'un souffle de vent fait trembloter. L'esprit n'a jamais rien conçu de plus léger, les yeux n'ont jamais rien vu de plus brillant. Mais on craint toujours une goutte de pluie qui viendrait tout abattre ou une bouffée d'air qui viendrait tout emporter."

Il nous serait impossible, dans cette brève étude, de donner en détail le nombre ou les titres des tableaux consacrés par Ziem à la ville il dont s'était fait le peintre. On ne compte plus les *Venise, le soir* ou les *Venise, le matin.* Ses *Fêtes à Venise* et ses *Parties de plaisir à Venise* ne sont pas moins nombreuses. Très souvent il évoque

la Venise de la grande époque dans son cadre immuable d'églises et de palais. Et ce sont alors : *le Bucentaure partant de Venise pour la cérémonie du mariage du doge avec l'Adriatique, Carmagnola décapité à Venise pour crime de haute trahison, la Procession de Saint-Georges sortant de Saint-Marc, la Place Saint-Marc pendant une inondation* et cette *Vue de Venise prise du jardin public,* qui figura au Salon de 1852 et qui est entrée au musée du Luxembourg. Mais, ancienne ou moderne, c'est toujours Venise dans sa gloire, parée de splendeur et de lumière.

Et qu'on ne se figure pas que Ziem improvisait ses toiles, jetant ses couleurs au hasard, dessinant ses personnages au "jugé". Malgré son énorme production, produit d'un travail sans relâche, le peintre étudiait les moindres jeux de lumière et accumulait tous les croquis qu'il pouvait glaner dans ses promenades à travers la ville.

Pendant son séjour à Venise, il avait loué près du Rialto une boutique où il vendait des bibelots, des bijoux vulgaires. Il n'avait d'autre but que d'attirer les filles, les femmes du peuple afin de les dessiner. Les Vénitiennes sont farouches et ne livrent pas la beauté de leurs traits ni les lignes de leurs corps à l'artiste qui passe. Tandis qu'un jeune commis montrait aux clientes la marchandise et les faisait bavarder, le peintre dissimulé au fond de la boutique, un crayon à la main, comme à l'affût, prenait des croquis. Arsène Houssaye a raconté l'histoire d'une marchande de colombes qui, ayant refusé de poser devant Ziem pour la figure, entra sans défiance au magasin, marchanda des boucles d'oreilles et posa ainsi malgré elle.

Une fois, il amène une vingtaine de fillettes devant un bazar de bimbeloterie en plein vent — foulards de soie ou boucles d'oreilles de cuivre — et leur dit :

PLANCHE VI. — VENISE-

(Musée du Luxembourg).

Une des vues de Venise les plus fariches et les plus lumineuses qui soient sorties de la palette de Ziem. Au loin le Campanile, Saint-Georges le Majeur se profilent dans la blancheur vaporeuse d'un lever du soleil, tandis qu'au premier plan, les voiles coloriées des felouques orientales flamboient dans la lumière matinale.

— Prenez, pillez, emportez !

Et, pendant ce temps, il fait des croquis des jolies filles joyeuses, coquettes, battant des mains, folles de joie.

— Des Titien posant en plein vent pour quelques sous! déclarait Ziem plus tard en racontant cette histoire.

Après trois années entières de séjour à Venise, Ziem rentra en France et fit ensuite à l'étranger de nombreux voyages.

En 1849, il expose pour la première fois au Salon. Ses envois, une *Vue du Bosphore,* une *Vue de l'escalier de la villa Corsini à Rome*, et une *Vue prise sur le Grand Canal à Venise* attirent sur lui l'attention. Le public s'arrête charmé devant ces toiles brillantes et colorées.

Il continua à exposer chaque année sans interruption jusqu'en 1868 et chaque Salon voit grandir sa réputation. Il est bientôt célèbre. Sa peinture séduit, et les amateurs se la disputent ;

malgré sa grande puissance de travail il a peine à suffire aux commandes. Avec la gloire la richesse lui vient et, bien qu'il ne montre jamais de grandes exigences ses toiles sont cotées très haut.

En 1851 il obtient une médaille de troisième classe; en 1852 celle de deuxième classe; à l'Exposition universelle de 1855 le jury lui décerne une médaille de troisième classe.

Il gravit aussi tous les échelons dans l'ordre de la Légion d'honneur jusqu'au grade de commandeur qu'il obtiendra très tard.

Entre temps il voyage. Il visite la Hollande à plusieurs reprises en 1850, et en 1854 notamment où il y fait un assez long séjour. Mais sa passion du soleil le ramène toujours à Venise qu'il contemple chaque fois avec des yeux plus attendris. Il y alla ainsi plus de vingt fois jusqu'en 1892 où pour la dernière fois il fit un pèlerinage à la ville des doges.

Dans les intervalles de calme que lui laissent ses voyages, Ziem s'installe à Paris dans une maison de la rue Lepic, à Montmartre. Mais avant de se fixer "bourgeoisement", trop jeune encore et trop ardent pour s'isoler, il se mêle à la phalange de Barbizon. Les pauvres mais joyeux cénobites de la forêt de Fontainebleau lui font le plus amical accueil; ils ont reconnu ce que le talent de Ziem a de spontané, de loyal, de solide. Il est des leurs. Là il vit dans le commerce quotidien de Millet, de Théodore Rousseau, de Barye, de Corot et il s'imprègne encore un peu plus du sentiment de la nature.

Nous passons rapidement sur les différentes étapes de sa vie, parce qu'elles ne furent marquées par aucun événement exceptionnel.

Signalons toutefois que Ziem, peintre de Venise, a abordé tous les genres avec la même supériorité. Il a peint des portraits qui sont des œuvres remarquables et il a rapporté de

Hollande des paysages d'une teinte mélancolique et recueillie qui démontrent son aptitude à sentir la sévère nature septentrionale aussi profondément que les luxuriantes splendeurs des ciels orientaux.

S'il a voué un culte presque exclusif à Venise, ce n'est donc pas, comme certains l'ont trop légèrement affirmé, par impuissance de peindre autre chose, mais parce que son goût particulier le portait vers la lumière et qu'il éprouvait des joies profondes à la transposer sur la toile.

Aujourd'hui, quand on prononce le nom de Ziem, l'esprit évoque instantanément les merveilleuses apothéoses de couleurs dans lesquelles baigne la cité des doges. Sous sa palette, la reine de l'Adriatique, se pare de joyaux prestigieux et rares. Bien plus que Canaletto il est le peintre de Venise ; il en a senti toute l'étrange beauté et il en a exprimé l'âme en pages vibrantes et immortelles.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Mais l'âge est venu, blanchissant les cheveux, apaisant la passion des voyages ; Ziem a dit pour toujours adieu à Venise. C'est maintenant un vieillard alerte et de bonne humeur, avec une figure longue, fine, toujours souriante. Mais les années n'ont affaibli ni la vivacité de ses yeux ni la sûreté de sa main. Il passe l'hiver dans le Midi, tout près de Nice et ne rentre à Paris qu'à la belle saison. A Nice comme à Paris il travaille sans relâche, peignant d'admirables vues de Venise, d'après ses études et ses cartons. Dans sa maison de la rue Lepic, il vit très retiré et sa porte ne s'entr'ouvre qu'avec des précautions infinies.

" Le maître, écrit M. Jules Claretie, avait horreur des indiscrets et des fâcheux. Il barricadait sa porte pour travailler tranquillement et se défendre contre d'importunes curiosités.

Autrefois, lorsqu'on sonnait chez lui, à la grande porte noire surmontée d'un auvent très incliné, en ardoise, Ziem montrait sa tête à l'une des deux ouvertures grillagées, en forme de garde-manger, de sa maison, au premier ou au second étage ; il avait judas sur rue ; il manœuvrait une corde enroulée sur une poulie et faisait descendre un petit panier où le visiteur mettait sa carte ; le temps de remonter le bristol, de le lire et le peintre répondait généralement : " Je n'y suis pas ". Le petit panier disparut, par la suite, de la rue Lepic, mais non pas les consignes sévères. On n'entrait pas chez le peintre comme dans le moulin voisin. "

Avec cela, d'une bonté extraordinaire, invraisemblable, presque naïve, qui faisait de lui une proie facile pour les intrigants. Sa générosité n'avait pas de limites et l'on ne peut citer tous les beaux traits de ce grand cœur. Aucune ingratitude, aucune tromperie ne le corrigeait :

PLANCHE VII. — VENISE-TRABACCO

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Ziem, en peignant la Venise actuelle, s'est presque toujours montré évocateur du passé glorieux de la reine de l'Adriatique. C'est ainsi que sur le fond légendaire du palais Ducal et du quai des Esclavons, il fait évoluer les galères de la puissante République, arborant leurs voiles multicolores qui rutilent sous le soleil.

il donnait même sachant qu'on le trompait.

Il fonda de ses deniers une maison de retraite pour les aveugles. Il savait le prix des yeux, étant peintre, et il donna cent mille francs pour qu'on bâtit quelque part un établissement où un certain nombre de ces déshérités seraient recueillis. A cette somme il ajoutait des annuités qui s'élevaient à des chiffres considérables.

" Un jour, raconte M. Claretie, la fantaisie lui prend de visiter cette retraite. Il veut se rendre compte de la façon dont on traite ses pensionnaires. O stupéfaction! Les aveugles hospitalisés par le peintre.... lisaient le *Petit Journal.* "

Le directeur de l'établissement, trouvant trop ennuyeux de soigner des aveugles, avait ramassé dans l'asile tous les fainéants des environs.

Ziem coupa la subvention donnée à *ses aveugles*, mais il ne se corrigea pas du péché de

bienveillance. C'était un généreux impénitent.

Un jour, une dame en deuil arrive chez lui, avec une vue de Venise sous le bras et raconte au peintre qu'elle a voulu la vendre et que le marchand la lui a refusée, sous prétexte que c'est un faux Ziem. Celui-ci regarde le tableau et déclare qu'en effet le tableau n'est pas de lui. La dame, alors, joue la comédie du désespoir.

— Quel malheur ! s'écrie-t-elle. Je comptais la vendre 2. 500 francs. J'ai besoin de 2. 500 francs ou je suis perdue.

— Eh bien, Madame, donnez-moi votre tableau. Il vaut quatre sous. Je vous donnerai 2. 500 francs, seulement je crèverai la toile. Et personne n'y perdra rien.

Une autre fois, un pauvre diable, qui croyait avoir fait une affaire d'or, lui apporte un de ces faux Ziem que fabriquent des rapins habiles.

— Mon ami, lui dit le peintre, votre Ziem n'est qu'un Tartempion quelconque. Mais

comme vous avez rêvé là-dessus et qu'il est dur de tomber de haut, je vais vous remplacer votre faux Ziem par un Ziem véritable et celui-là, vous pouvez dire que vous l'avez déniché dans le nid même!

Que d'anecdotes semblables on pourrait conter! Encore celle-ci :

Une certaine nuit, des cambrioleurs pénètrent chez lui et emportent vingt-deux toiles, celles précisément qu'il préférait et gardait dans son atelier pour son plaisir. La police retrouva, non pas les tableaux, mais les voleurs. Mis en leur présence, Ziem reconnut en eux d'anciens modèles et des individus qu'il avait obligés. A ses reproches, ceux-ci répondirent en se lamentant sur le peu de profit qu'ils avaient retiré de leur vol, ayant été volés eux-mêmes par des malandrins plus habiles qu'eux. Ziem se laissa toucher par cet argument, retira sa plainte, promettant même de leur payer

chacun des tableaux dérobés qu'on lui rapporterait. Le pacte fut tenu. L'un après l'autre les tableaux rentrèrent à l'atelier et Ziem les racheta à ses voleurs à beaux écus sonnants.

Ziem demeura vigoureux et ingambe jusqu'aux dernières limites de sa glorieuse vieillesse. Il allait souvent sur les bords du lac d'Enghien, pour voir de l'eau, des barques, ne pouvant aller à Venise, la ville aimée à laquelle il avait dit un éternel adieu. Mais son rêve l'amenait toujours vers l'ensorcelante cité.

Lorsque s'effondra le campanile, il envoya une somme considérable pour aider à la reconstruction, mais il refusa les propositions d'un Américain qui lui offrait 100.000 francs pour aller peindre sur place les ruines glorieuses.

En 1905, Ziem faisait à la ville de Paris le magnifique don de cinquante tableaux, de quarante aquarelles et de soixante-quinze études. Cet ensemble unique figure aujourd'hui

dans une salle du Petit-Palais, dont elle est le plus beau joyau. C'est un don plus que royal si l'on songe que, la veille même du jour où devait s'effectuer la remise à la ville, Ziem refusa une somme de 750.000 francs qu'on lui offrait pour les seules aquarelles. Le lendemain, jour de l'installation, il recevait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Il l'avait attendue pendant trente ans.

Beaune, sa ville natale, voulut rendre hommage à l'illustre vieillard, de son vivant. Elle fêta sa gloire en une émouvante cérémonie et ses concitoyens lui apportèrent le témoignage de leur admiration et de leur respect. Sur la façade de sa maison natale on inscrivit cette date : 25 février 1821-1906.

A cette occasion, Mme Daniel Lesueur, l'éminente romancière, épouse de M. Henry Lapauze, le distingué conservateur du Petit-Palais des Beaux-Arts, récita, dans le silence

recueilli de l'assistance, les strophes suivantes, vibrantes d'enthousiasme et de passion lyrique :

A ZIEM

Maître de la lumière et des couleurs vibrantes,
Vous qui peignez Venise avec un pinceau d'or,
Vous qui faites glisser sur l'eau qui brûle et dort,
Par les matins d'azur, les voiles éclatantes,

Oubliez le désert et la blancheur des tentes,
L'escadre pavoisée au quai brillant du port,
Et le rêve pourpré qui vous enchante encor,
Pour votre nid d'enfant et ses voix palpitantes.

Beaune vous fête. — Beaune, avec son ciel léger,
Avec ses doux jardins, qui ne font point songer
Aux ondes de saphir en des golfes de cuivre;

Mais Beaune, qui sait bien ce qu'on fait du soleil,
Puisqu'elle en met le sang tout vif, qui nous enivre,
Dans votre âme, ô génie! et dans son vin vermeil.

PLANCHE VIII. — PIVOINES

(Petit-Palais des Beaux-Arts)

Ziem, ce peintre merveilleux de la lumière, adorait les fleurs où elle se joue si délicatement, et il les peignait avec une passion et avec une maîtrise supérieure. C'est un vrai bouquet vivant que ce buisson de pivoines et, sous la prestigieuse palette de Ziem, elles acquièrent un éclat et une fraîcheur admirables.

Le grand artiste, " le père Ziem ", comme on avait coutume de l'appeler familièrement et affectueusement, se montra profondément touché de cette manifestation de sympathie venant de cette ville natale qu'il avait quitté si jeune et que ses constantes pérégrinations à travers le monde lui avaient si rarement permis de revoir.

Mais, s'il ne vint pas souvent à Beaune durant sa vie, du moins ne l'oublia-t-il jamais et il aimait à rappeler, dans ses entretiens de la rue Lepic, les belles année de jeunesse qu'il y avait vécues, la tendre et intelligente affection dont l'avait entouré son brave homme de père, le hussard hongrois devenu tailleur d'habits.

Aussi, lorsqu'il voulut remercier la municipalité de Beaune pour la belle fête donnée en son honneur, il n'eut qu'à puiser dans son cœur pour trouver les paroles nécessaires. Il le fit simplement, avec cette sorte de timidité

naturelle qui distinguait ce grand modeste, mais on sentait qu'une violente émotion intérieure l'étreignait.

Cette cérémonie fut un des rares jours de gloire officielle que connut Ziem. Jamais il ne rechercha la flatterie, si chère à tant de peintres. Bien mieux, il fuyait et haïssait la publicité, s'offusquait de tout bruit fait autour de son nom. Travailleur acharné, il détestait le monde, les réceptions, les visites, en un mot toutes ces obligations mondaines qui, de nos jours, accaparent le meilleur temps de l'artiste. Il sortait peu, non pas qu'il ne fut extrêmement sociable, mais parce qu'il craignait d'avoir à ouvrir, à son tour, toutes grandes les portes de son atelier, sanctuaire qu'il défendait jalousement et qu'il ouvrait à de rares amis. Autant il se défendait des importuns et des oisifs, autant il se montrait accueillant pour les jeunes artistes qui, souvent, venaient frapper à sa porte

pour lui demander un conseil. Il ne le refusait jamais, il se plaisait alors à parler d'art et il en parlait avec cette éloquence que donne la conviction ; mais, toujours modeste, il se gardait de se poser en maître, en professeur ; il savait donner à chacun l'avis utile, celui qui pouvait être le plus profitable au tempérament de celui qui l'écoutait. Aussi les milieux artistiques de Montmartre l'entouraient-ils d'une affection discrète mais réelle où se mêlaient l'admiration et le respect.

Le vieux peintre devait vivre encore sept années, partageant son existence entre Paris et sa propriété de la baie des Anges, à Sainte-Hélène, près de Nice. Il travailla jusqu'au jour où ses yeux et sa main lui refusèrent tout service.

A partir de ce moment, il se replia en lui-même, vivant de ses souvenirs, entre son admirable compagne et des amis très dévoués. " Me voici

à l'heure, disait-il, où il est bien plus utile de s'entretenir avec soi-même qu'avec les autres." Il pouvait être fier de son passé, glorieusement partagé entre le travail et les bonnes actions. Et, sûr de sa conscience, il attendait la mort avec sérénité.

Elle vint doucement le surprendre un soir, à l'entrée de l'hiver. Il s'éteignit le 11 novembre 1911, avec une belle résignation de philosophe et de chrétien.

Aucune note discordante ne troubla l'éloge et les regrets qui saluèrent cette mort : le maître qui partait n'avait que des amis et des admirateurs, parce qu'il était en même temps un grand artiste et un grand cœur.

Au lendemain de sa mort, M. Roger-Milès, qui fut son familier, écrivait :

"Ziem fut peintre avec passion, car rien ne le ravissait comme les belles traînées de couleur qu'il étalait sur sa palette, des traînées

auxquelles il empruntait des larmes devenant tour à tour pierreries étincelantes, atmosphères endiamantées, soleil irradiant de clarté, ciel éperdu d'azur. Et quand je dis qu'il fut peintre avec passion, j'entends qu'il ne fut pas seulement un virtuose du pinceau : une pensée plus haute le guidait dans son œuvre. L'immense poème de la nature, dont il a égrené les strophes pendant ses soixante années de carrière, a été comme la litanie ininterrompue qu'il a dédiée à l'éternelle beauté.

" Dans une note qu'il m'envoyait en 1898, pendant une courte maladie, et qui est comme la confession de son âme à la fois réfléchie et inquiète, il s'écriait : " Inutile de parler et d'expliquer les choses qui appartiennent au sentiment pur, et que la science ne saurait définir, pas plus que les miracles multiples et incessants qui s'accomplissent sous mes yeux. Que Dieu, suprême, veuille et daigne nous par-

donner si nous l'avons offensé. C'est en tremblant que j'écris ces lignes, tellement une pensée surhumaine me semble osée, hardie ! Je m'incline dans la poussière et offre en holocauste mes souffrances, mes nobles et incessants travaux à la recherche de la beauté et prouvant, par tant d'attaches, l'incommensurable de l'Infini, mais scindé, mesuré, chiffré à chaque pulsation de notre être.

" Dans cette confession où son âme apparaît avec une humilité d'enfant, devant les préoccupations d'au-delà qui l'obsédaient, Ziem justifiait amplement les deux tendresses de sa vie — deux tendresses qui n'en font qu'une, pour qui en raisonne ; l'amour de la Beauté, et le culte fervent de la Bonté...

" Un spectacle de nature qui l'enchantait, une œuvre géniale qui provoquait son admiration, tournaient naturellement sa pensée vers une harmonie supérieure où le sentiment se

mesure à la sensation des choses. Partout, dans le paysage qu'il étudiait, dans la nuit qui planait au-dessus de son front, toute semée d'étoiles, dans le coucher du soleil qui embrasait l'infini d'une splendeur d'incendie, dans la tempête qui gronde et soulève les vagues géantes, et dans la mer calme qui fait jouer à la surface de son miroir frissonnant les mille reflets de l'azur profond, au-devant duquel passe une nuée légère, fondue, fugitive, transparente, partout il découvrait une main directrice, obtinément invisible, dont il sentait le pouvoir, et dont il saluait la mystérieuse volonté."

Est-il prématuré, sur ce peintre si récemment disparu, de risquer un jugement d'ensemble? Nous ne le pensons pas. Il est rare qu'une double génération d'artistes se trompe sur la valeur d'une œuvre. Celle de Ziem est unanimement admirée comme une des plus éclatantes expres-

sions de la Beauté immortelle. Et tant que le monde conservera ce culte, Ziem figurera, nous en avons l'intime conviction, au rang des peintres qui ont le mieux servi et plus honoré la peinture française.

Imprimerie Pierre Lafitte et Cie,
Paris.

7/6CB7/153

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01300 7212

Le Volume
cartonné
1f95 net